

Pèlerinages aux sources / Victor Teboul, Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler, Montréal, les Intouchables, 238 p. / Sylvain Meunier, La petite hindoue, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, 1999, 214 p., 19,95 \$ / Bruno Jobin, Le crime de Blanche-Neige, Montréal, Trait d'union, 1999, 346 p., 24,95 \$.

Julie Sergent

Numéro 98, Été 2000

URI : id.erudit.org/iderudit/37428ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Julie Sergent "Pèlerinages aux sources / Victor Teboul, Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler, Montréal, les Intouchables, 238 p. / Sylvain Meunier, La petite hindoue, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, 1999, 214 p., 19,95 \$ / Bruno Jobin, Le crime de Blanche-Neige, Montréal, Trait d'union, 1999, 346 p., 24,95 \$." *Lettres québécoises* 98 (2000): 31–32.

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Victor Teboul, *Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler*, Montréal, les Intouchables, 1999, 238 p.

Sylvain Meunier, *La petite bindoue*, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, 1999, 214 p., 19,95 \$.

Bruno Jobin, *Le crime de Blanche-Neige*, Montréal, Trait d'union, 1999, 346 p., 24,95 \$.



ROMAN
Julie Sergent

Pèlerinages aux sources

Où l'on retourne en arrière, l'on se trouve, l'on se perd.

DANS *QUE DIEU VOUS GARDE DE L'HOMME silencieux quand il se met soudain à parler*, le professeur et essayiste Victor Teboul raconte une histoire, qu'on ne se permettra pas d'appeler son histoire — le mot « roman » bien en évidence sur la couverture étant peut-être là pour quelque chose ! —, mais qui n'en a pas moins des airs de roman-témoignage, et, ce qui ne gâche rien, est fort divertissante.

Juif ou arabe ?

À preuve, imaginez que vous soyez né à Alexandrie, au début des années 1940, et que vous-même et vos parents possédiez un passeport français, legs de votre grand-père, né pour sa part en Tunisie, qui était alors un territoire français. Vous avez bien essayé d'avoir un passeport égyptien puisque vous êtes né en Égypte, mais les gratte-papier au pouvoir ont été catégoriques : vous êtes Français ! Bon, après tout, il y a pire. Sauf qu'un jour, en 1956, le président Nasser a la bonne idée de nationaliser le canal de Suez, jusque-là britannique, déclenchant du coup un conflit au cours duquel les Anglais et les Français seront chassés d'Égypte. Évidemment, ça la fout mal. Mais vous avez du caractère. Et puisque vous êtes Français, vous débarquez donc, avec la famille, en France. Sauf que là, il y a un autre hic : la même année, la France reconnaît l'indépendance de la Tunisie. Par conséquent, votre passeport français ne vaut pas des clous. Désormais, ce qui vous catégorise le mieux, bien que vous n'avez aucun papier à cet effet, c'est que vous êtes un juif arabe. Soit, mais les gens que vous rencontrez aimeraient bien que vous vous branchiez, quoi : juif ou arabe ?

On rit, mais c'est bien parce que Victor Teboul nous y invite, qui raconte son histoire avec une candeur telle qu'on le sent aussi étonné que nous de l'absurde de la situation dans laquelle est pris son héros, Maurice Ben Haïm, l'Égyptien qui ne parvenait pas à l'être.

Et le plus drôle n'est même pas encore arrivé.

Maurice, dans une ultime quête du papier d'identité officiel, tournant le dos à tant de pays plus proches et dont il parle la langue (il est allé à l'école en anglais, et parle aussi couramment, outre le français, le grec, l'arabe, l'italien, l'espagnol et l'hébreu), s'envolera pour le « plus meilleur pays du monde » que l'on sait, aboutissant donc avec ses parents, au début des années 1960, rue Barclay, dans le quartier Côte-des-

Neiges. On devine évidemment que l'affaire est encore loin d'être dans le sac. Car comme Maurice a un accent parisien, il n'en faut pas plus pour que les Canadiens français le traitent de « maudit Français ». Et comme les Anglais l'entendent parler français, eh bien, eux le prennent pour un *French Frog*. Et du côté des juifs, on se demande bien d'où il vient, celui-là, qui parle l'arabe mais pas le yiddish ! Un *goy* ?

Il faut voir le jeune homme, alors âgé de dix-huit ans, demander un renseignement à un chauffeur d'autobus, et ne strictement rien comprendre de la réponse : « Faut qu'tu pognes la 4 sus Sherbrooke », lui dit et lui répète l'homme avant d'abdiquer et de s'adresser à Maurice en anglais ! Il faut surtout voir Maurice et sa soif de comprendre avec acharnement ce français que les gens parlent « comme s'ils avaient du *chewing-gum* (*sic*) dans les gencives et du papier émeri entre les dents, ce qui les faisait siffler les *d* et les *t* ». Il faut le voir chercher l'amitié de tous côtés, d'abord sans distinction, chez les Français et les Anglais, les Ashkénazes et les Séfarades, puis, les filles n'étant certainement pas étrangères à son inclination (« Akkh, mon Dieu, se disait-il, en rencontrant une, juste l'écouter parler avec cet accent de Louise Forestier ou de Renée Claude »), chez les Québécoises et les Québécois, comme on commençait à le dire à l'époque. On pense que c'est facile de se faire ami avec nous, dont on dit que nous sommes si joviaux, si accueillants, si généreux que nous serions même un des plus gentils publics du monde ? Victor Teboul nous remet gentiment, à plusieurs reprises, à notre place :

Combien de générations nous faudra-t-il pour que vous nous reconnaissiez comme des Canadiens ? Combien ? Au moins, les Anglais, ils ne remontent pas jusqu'au Déluge pour vérifier notre attachement au pays.

Il était Canadien, mais le pays ne le considérait pas comme l'un des siens. Tout en lui semblait déclarer qu'on ne pouvait être Canadien français que de naissance, comme si cela prenait du sang bleu pour être Québécois. Il y avait là quelque chose d'aristocratique, quelque chose d'inaccessible, d'infranchissable, un vrai mur.

Maurice mettra plusieurs années à apprivoiser Montréal, à distinguer les uns des autres les habitants qui la font si multiculturelle, complexe. Et si son pèlerinage dans sa nouvelle vie aboutit à un engagement, politique comme affectif, qui ne laisse aucun doute quant à son intégration au Québec, cela n'aura pas été sans un bon nombre d'embûches, que nous fait ici partager Victor Teboul, avec une habileté de conteur tout empreinte d'humour et de tendresse.

VICTOR TEBOUL

Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler



Victor Teboul

Roman de vie

C'est un cinquième roman pour Sylvain Meunier, qui s'est fait connaître plus particulièrement avec ses deux polars, *Enquête sur la mort d'une vierge folle* et *Enquête sur le viol d'un père Noël*, parus respectivement en 1997 et en 1998 aux Éditions Québec Amérique et alors favorablement reçus par la critique.

Délaissant l'enquête policière, M. Meunier signe cette fois, chez Guy Saint-Jean éditeur, un « roman de vie », tel qu'on le décrit en quatrième de couverture, signalant on ne peut mieux toute l'ambition qui semble avoir présidé à l'écriture de cette histoire, dans laquelle, toujours selon l'éditeur, « des personnages apparemment ordinaires affrontent brutalement les grands enjeux contemporains ». Gros projet.

De fait, si le personnage principal de *La petite hindoue* est bel et bien assez ordinaire, il est des moments de son existence qui le sont moins, ou en tout cas dont la portée dramatique est singulière.

Ainsi des circonstances qui voient ce Réjean Dumoulin, tel qu'il se nomme, quitter son rang des Moulins, à Saint-Denis-sur-Richelieu, pour entreprendre le long trajet qui le mènera, à bord d'une voiture de police, jusqu'au lac Saint-Jean : c'est son fils Jonathan que s'en va ainsi retrouver l'homme, un fils qui espère plus volontiers la mort, en fin de compte, que la tendresse de son père. Que s'est-il passé pour que l'existence de Jonathan paraisse au garçon de vingt ans si irrémédiablement gâchée qu'il songe à la clore ? C'est ce que veut sonder le roman, en braquant le projecteur sur le père, Réjean Dumoulin, qui, à la faveur de cet interminable voyage le menant, au terme du roman, au lac Saint-Jean, se rejoue le film de son existence.

Ainsi Réjean Dumoulin est coupable, apprendra-t-on rapidement, d'avoir battu son fils, et le voilà forcément rongé désormais par le remords :

Les seuls coups qui comptent maintenant sont ceux que son fils a reçus de lui, qui se sont accumulés comme autant d'emprunts modestes à la banque du remords, et qui se paient, cette nuit, en un seul et infini versement, infini comme l'autoroute Jean-Lesage, qui allonge devant lui son écorchure sèche et rectiligne.

Pourquoi a-t-il brutalisé son fils ? Dans quelles circonstances ? On n'en saura fichtrement rien : « Jamais il ne pourrait expliquer ses accès de violence », conclura d'avance le narrateur, laconique, s'empressant de pointer du doigt d'autres causes de malheur. Ainsi, tout serait la faute d'un certain Réal Gadbois, à qui, lorsqu'ils étaient tous deux petits garçons, à LaSalle, Réjean (qui s'appelait alors Régent, allez savoir) a flanqué un coup de poing, pour une raison qui, là encore, est vite liquidée. Réal n'en fait pas grand cas, alors, mais c'est que Réjean ne perd rien pour attendre. Des années plus tard, alors que Réjean est étudiant en histoire à l'Université de Montréal (et qu'on le voit vivre sa vie d'étudiant, entre le *Bouvillon* — café-resto-disco sis rue Lacombe — et le défunt *Campus* et la drague des uns et la dope des autres et tout cet ordinaire qui n'aide malheureusement pas à faire décoller le texte), Réal revient dans le décor, comme une tache. De ce genre d'individu qui est toujours en train de chercher autre chose derrière les choses, qui devient au mieux un génie, au pire un fou, Gadbois demeurera

longtemps entre les deux, un simple emmerdeur, avant de tremper dans une secte et de virer définitivement du côté des fous. En attendant une dernière rencontre-choc entre les deux hommes, Réjean a pour sa part rencontré sa future épouse et lui a offert un médaillon, « la petite hindoue », à qui on pourrait croire que la jeune fille doit ses futurs malheurs si elle n'avait pas déjà été empoisonnée par des parents parfaitement névrosés.

Adultes étouffants, enfants perdus, enseignants désabusés, jeunesse foutue, Anglos, Canadiens français, l'auteur voudrait en dire tant du Québec d'hier, d'aujourd'hui, de demain, son désir est palpable, mais la place lui manque, si d'ailleurs ceci est bien la bonne place pour en dire autant !

Sylvain Meunier a montré ailleurs qu'il savait raconter des histoires. Dans *La petite hindoue*, l'histoire se cherche. On peut penser qu'un travail d'écriture plus approfondi, le peaufinage du ton — qui tangué sans conviction entre l'humour, le drame et le ton professoral (Réjean Dumoulin étant, il est vrai, prof au primaire) —, l'épure des anecdotes, des jeux de mots, des détails de toutes sortes et peut-être le choix de montrer un aspect de la vie plutôt que tout le melting-pot lui auraient fait une bien meilleure place. La prochaine fois peut-être !

Une histoire compliquée

Mettant un point final à la trilogie policière amorcée par *Le meurtre de Cendrillon*, en 1997, suivi par *L'assassin au bois dormant*, Bruno Jobin nous donne *Le crime de Blanche-Neige*, roman composé comme les précédents de chapitres extrêmement courts, grouillant de scènes et de personnages, particulièrement des personnages de femmes, dont on peut à tout le moins dire qu'elles empruntent aux héroïnes de contes de fées une intelligence et une beauté certaines, et qu'elles n'en passent pas moins, comme elles, de très très mauvais quarts d'heure...

Qui a vu l'une ou l'autre version du film *Nikita*, ou fréquente l'émission télévisée du même nom, reconnaîtra toutefois davantage dans l'un des principaux personnages féminins du *Crime de Blanche-Neige* l'héroïne de ce conte cruel extrêmement moderne. Malheureusement, pêchant par un abus de renseignements qui parviennent plus à compliquer l'histoire qu'à l'approfondir, l'auteur est loin d'en commettre ici une convaincante réécriture.

Silvija Starkevicius est recrutée par un gang terroriste tout-puissant, l'ASS (Agence des Services Spéciaux), qui, après s'être assuré du silence des membres de sa famille et avoir donné une nouvelle identité à la jeune femme l'envoie effectuer une première mission. Silvija, qui s'appellera d'abord Anna, alias Blanche-Neige, puis Natasha, est entourée d'individus qui ne jouent pas davantage cartes sur table. Ainsi, il y a Nicolas Moreau, chef du « Service des légendes » à l'agence, qui mène en cachette son propre petit commerce de torture. Il y a Jérémie Brizard, pigiste au journal *Écho-Police*, qui jongle avec les directives de son patron, celles de la police et les révélations de ses informateurs. Il y a Luc Bleck, l'éditeur dudit *Écho-Police*, qui aimerait mieux ne froisser personne en attendant son entrée prochaine dans le monde politique. Il y a l'épouse de Luc Bleck, qui ment comme elle respire. Il y a Hans Heller et Audrey Makarios, deux scientifiques qui font des recherches sur le clonage humain. Et puis il y en a d'autres. Des personnages qui apparaissent dans le roman sans nous laisser le loisir de les aimer ou de les détester. Qu'on n'a d'autre choix que de regarder passer. En attendant la fin.



Sylvain Meunier



Bruno Jobin